

Jean Giono, *Le chant du monde*

La petite bibliothèque

2012

9 pages

stylo-bille, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Le chant du monde*,
de Jean Giono, Gallimard, coll. « Folio », 1991 (1971).

- Qu'est-ce que ça sent ? dit Antonio.
- C'est un saule qui s'est trompé, dit Matelet. Il sent comme au printemps.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 13.

Il marchait avec un effort de ses reins, plus par le milieu de son corps que par ses jambes. C'était bien un homme de la forêt ; tous les hommes de la forêt marchent comme ça. C'est la forêt qui apprend cette habitude.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 15.

Dans un village, des limons au milieu des marécages du fleuve, un gros homme fort et rouge qui avait été charbon venait de mourir. C'était le cinquième homme qui mourait depuis la nouvelle lune. Et de la même maladie. Une meusse noire qui prenait tout le rond du ventre et qui avait comme des racines de fer. Elle mangeait la peau puis elle rentrait là-bas dedans fouiller durement les tripes. Alors, les hommes mouraient en criant.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 30.

Là restait Maubru le dompteur de bœufs. Quand il marchait sur les routes du pays Rebeillard, il était toujours suivi de quatre bouillons qui aimaient cet homme plus que des chiens. Il était fort, disait-on, d'une force émeraude entassée dans lui avec si peu d'ordre qu'il n'avait plus la figure d'un homme. Dans sa bouche rouge le moindre mot sonnait comme la celère de l'air.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 31.

Les traces fraîches d'un marcaissin trouaient la boue.
Immobiles, ils entendirent la bête qui se rouait dans les
rezeaux. Ils s'avancèrent un peu. On la voyait maintenant.
Elle faisait le porc. Elle labourait la boue avec son groin
puis elle se couchait dans la boue fraîche et elle se rouait
à pleins poils, le ventre en l'air.

Matelot lui tira un coup de fusil dans le ventre. Les lingots
de Matelot faisaient de grosses blessures. La bête ne s'arrêta
pas de gémir ses gémissements heureux. Elle en était
encore à sa joie de soleil et son sang et ses tripes fumaient
déjà sur le sable noir.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 57-58.

Le jeune homme maigre qui s'était battu avec Antonio
mettait ses dents creuses avec sa langue. Il était tout le
temps à manger du vent et à saliver le vide. Il resta debout.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 65.

- Je pars, dit-il.
- Je croyais que c'était fini, dit-elle.
- Quoi, fini?
- Je me parle à moi, dit-elle.

Et elle se tourna vers lui comme pour le regarder. Il approcha sa main, là, près du visage, il restait là à faire seulement le tour de cet air qu'elle touchait.

- Tout commence, dit-il.
- Je me laisse faire, dit-elle.
- Quoi, fini?
- Tout ce mauvais temps. Toute cette tromperie de la terre. Je me laisse faire. C'est trop facile, tu comprends?
- J'entends tes mots longtemps après, dit-il doucement; tu me parles pas comme nous; explique-moi.
- Toi mon plus tu me parles pas comme eux, tu parles presque comme moi. C'est ça qui m'a fait dire que c'était fini d'être trompée et de courir sur des chemins qui descendent.
- Tu me t'en souviens pas d'être vivante?
- Non, depuis que je t'écoute.

[...]

Il gardait la petite main froide dans sa main. Il n'était pas dire : « Je reviendrai. »

- Je reviendrai, dit-il.
- C'est trop facile de me tromper, dit-elle. Je me laisse faire. Ça jette sa punition parce que c'est trop facile.

Il aurait voulu être désigné seul par la vie pour conduire Clara à travers tout ce qui a une forme et une couleur.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 92.

« Les Maudru, c'est partagé comme avec une règle de fer. Les hommes, tous pareils; les femmes, toutes pareilles. Quand une mère Maudru fait une fille on dirait que celle-là en sortant lui a curé le ventre de toute sa provision de beauté. Recta. Et alors, toujours une fille en premier. Recta. Les garçons viennent après et ils sont faits avec des rectes. Halte. Je dis pas mi pour le merf, mi pour l'entendement, mi pour la force. J'ai jamais dit ça. J'ai dit pour le fini, le lisse et le mignotage. Voilà ma parole. Un joint c'est tout.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 107-108.

- On me fait pas des enfants rien qu'avec du lait caillé, vieux père. Et on me les fait pas comme on veut. On les fait comme on est et ce qu'on est on me sait pas. On a tant de choses dans son sang.

- Oui, mais Junie? On peut guère faire plus possible.

- Qu'est-ce que tu en sais, c'est dans les reins, je te dis. [...]

- Ça te fait voir. Ne te fie pas aux yeux ni aux paroles.

Soupe. J'ai fait la soupe. Mange ta soupe. On parle beaucoup de soupe. On parle jamais de ces petits éclairs qui nous traversent comme des quêtes et, quand on a des enfants, on voit que c'est avec ça qu'on les a faits. Pas avec la soupe.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 121-122.

« Veis-tu, Matelet, tout ça est très bien comme ça. La douleur! Je me suis creusé ma grotte là-dedans. Les philosophes. Non, je sais que ça t'ennuie. Je crois même que tu m'as donné des coups de pied au cul autrefois parce que je parlais de philosophie, j'ai tort. Je suis sûr que je t'ai manqué, Matelet. On a besoin de haïr fortement quelqu'un dans la vie. [...] »

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 128

- Le lion c'est mon fils, dit-il, et c'est un homme aussi.
- Moin's gros, dit Gina, un voleur de filles.
- Depuis quand ça se vole, dit Matelet, ça a des jambes, ça suit.
- Comme les voleurs de chiens, dit Gina. Ça dit : « Viens » et ça promet.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 130.

Ton fils est arrivé et il m'a parlé d'amour. Ah! il m'a parlé d'amour. Que faire quand on me parle d'amour à moi, à moi, que faire? (Il se calmait.) J'ai mes raisons pour toujours croire aux grandes choses. J'ai cru. Je me m'en reux pas d'avoir cru. Je donne toujours une chance. L'amour! Et ce bel homme. J'ai dû croire qu'un peu de moi, un peu de mon ancien désir, je le voyais devant moi dans le corps de ton garçon. Et que ça allait se faire. Et qu'est-ce qu'il a fait? L'autre aussi m'a parlé d'amour. C'est l'autre qui était comme moi, c'est l'autre que j'aurais dû aider. C'est l'autre qui aurait fait.

- Qu'est-ce qu'il aurait fait? dit le garçon.

- Le désir d'être au large, dit Toussaint.

[...]

- Le large, dit Toussaint. La vie. La règle. L'amour c'est toujours emporter quelqu'un sur un cheval.

Sous ses paupières lourdes, il m'avait plus qu'un petit fil d'œil. Le poids de l'alcool abaissait les deux coins de sa bouche.

- Rien, dit-il. Tu veux que je te dise ? Femme ! On croit comme ça que ça peut faire (il fit lentement avec sa grosse main gauche le geste de saffler une mouche), voilà ce que ça fait. Plus bête qu'avant. Et moi aussi. On ne peut pas se faire comprendre des autres. Tu comprends ?

Jamais rien, jamais rien de ce qu'on a ; le meilleur jamais tu ne le feras comprendre. Il n'y a pas de mots (il remifla à plein nez en plissant d'un coup tout son visage), ça devrait se respirer comme une odeur. Ah ! foutre mon ! Tu as beau avoir femme et enfant, tu es toujours seul. Le monde c'est rien, voilà.

Il retomba contre le dossier de sa chaise. Sa tête aux yeux fermés flottait.

- Bonté de Dieu, dit-il les dents serrées, j'ai envie de casser la gueule à quelqu'un.

Derrière l'ormeau Matelet était couché, le visage dans la boue. Un long couteau à décharner était planté entre ses épaules. Il n'y avait rien à essayer. Il avait la bouche pleine de boue. Il avait saigné du nez et des oreilles. Il n'avait pas le visage calme mais, autour de ses yeux ouverts et de sa bouche éperdue, les rides effroyables du dernier désespoir.

[...]

- On devrait le mettre sur la longue chaise.
- Non, dit Toussaint, là, par terre comme un mort, et là, devant la cheminée et les casseroles. (Il regarda autour de lui. Les épaules ridées de son visage étaient pleines d'ombres.) Tu vois : la table, la marmite ; l'âtre et lui mort, voilà ce que je veux (il tourna ses yeux vers Antonio et Antonio vit dans le regard une sorte de fureur du delà des hommes), nous n'avons plus de besson, peut-être ; il dort. On ne sait jamais tout ce qu'une femme à grande bouche peut manger dans un homme. Je veux qu'il le voie là, par terre, au milieu des usances de la vie. Pour qu'il comprenne, s'il peut encore comprendre.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 238-239.

Ma mère n'avait pas de voix à elle. Elle disait : "Ah ! Dieu !"

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 273.

Elle maria ses doigts à ses doigts.

- Tu veux savoir comment j'ai eu mon petit enfant, et je vais te le dire.

- Si tu crois que je te le demande, dit Antonio, tu te trompes.

- Ta bouche dit ça parce qu'on se fait toujours fort avec sa bouche, mais ton corps me le demande.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 274.

- Voilà que je me sais plus, dit-elle.

- Voilà que moi je sais, dit-il.

« Tu es comme une qui est montée plus lentement que moi dans la montagne. Vein me trompe? Tais-toi, avec bien du temps rien me trompe. La vérité c'est que tout doit obéir.

- Oui, dit-elle, voilà que maintenant moi je sais aussi juste ce qu'il faut dire. J'ai connu le pré, le verger de pommier, la forêt, le troupeau de mon père, tout - la vérité c'est que, que tu sais une chose ou l'autre il faut vivre, c'est obligé, mais j'aurais dû te trouver avant.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 275.

Il était dans Clara. Il savait ce qu'elle voulait mieux qu'elle. Il voulait ce qu'elle voulait. Sa joie était sa joie. Il était entouré d'elle. Son sang touchait son sang, sa chair contre sa chair, bouche à bouche, comme deux bouteilles qu'on vide l'une dans l'autre et puis on renverse encore et elles s'illuminent l'une l'autre avec le même vin.

Jean Giono, *Le chant du monde*, p. 280.

